



JACQUES

"Hashish",
coll. Poppe. Gent.

Quand tant de peintres, et non des moindres, se survivent en épuisant systématiquement leurs tics, leurs manies et les accents extérieurs qui, vaille que vaille, les différencient et les personnalisent; quand tant d'artistes érigent leur système éphémère en style et cantonnent leur œuvre dans les limites d'un univers théorique, desséché, conformiste, poussiéreux et surtout aisément reconnaissable, il semble heureux de découvrir un peintre, fut-il très jeune et en pleine période de croissance artistique, qui renoue directement et socialement aux traditions expressionnistes et rejette tout maniérisme baroque, tout exhibitionisme gratuit ou décadent et toute facilité misérabiliste ou folklorique.

La peinture de Jacques Grinberg ne flatte pas. Elle ne cherche pas à plaire. Elle est volontairement dure, revêche, aigre même. C'est une œuvre en coups de poings qui frappe, cogne et se jette au travers de notre chemin au risque (ou dans le but) de nous faire trébucher. Une œuvre à rebrousse-poil qui refuse toute soumission.

Les tableaux nous encerclent, s'accrochent à notre sensibilité, s'incrument et nous obsèdent par le truchement d'une répétition inlassable du message humain et farouche. C'est une peinture qui s'est créé ses images, son langage et son univers, nu et monstrueux, et reste collé à l'intérieur de nos

Ja Grinberg Ka leidos kop
GENT - 1963

GRINBERG



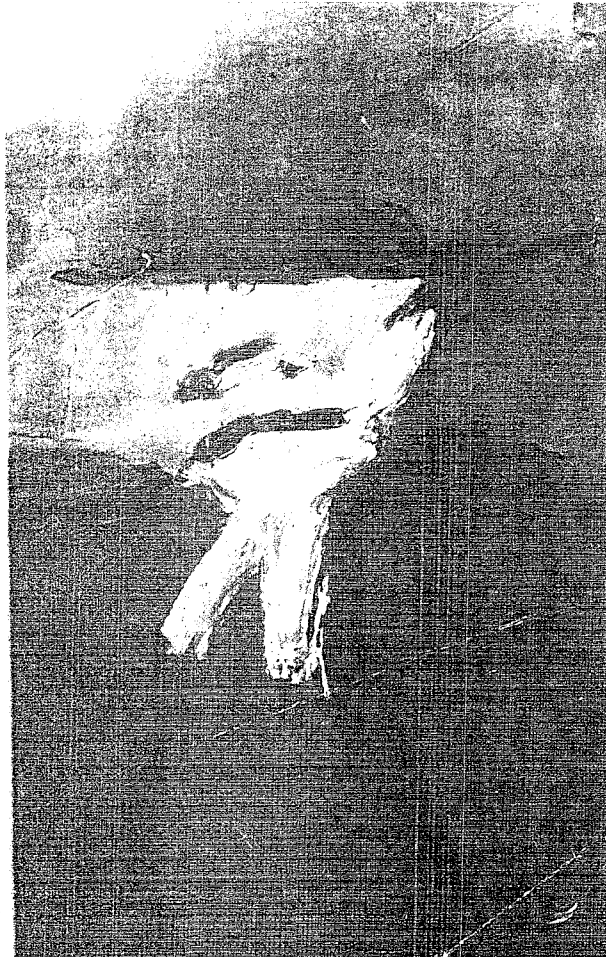
paupières. C'est une œuvre qui nous prend au piège: on ne parviendra pas de si tôt à oublier ce pantin en uniforme au monocle ridicule, immense œil vide, creux, aveugle; ni ce couple bourgeois, déshumanisé dans un confort obtus et grassement égoïste et qui ne pouvait engendrer que ce bébé monstrueux, démesurément jouflu et soufflé, tout en chair et en graisse, flasque comme une méduse et rose comme une chair trop cuite.

Si on essayait de décanter de cette œuvre les constantes principales, ce serait, il me semble, la spontanéité expressive et surtout l'agressivité.

Si la spontanéité, résultant d'un exercice répété, inlassable, quotidien d'un geste tant de fois refait, donne à l'œuvre de Jacques Grinberg son caractère volontaire, elle lui donne aussi, en plus, son caractère d'actualité vive et vivante. Spontanée et gestuelle, son œuvre profite du moment heureux, du trait large et sûr qui ne faiblit pas: la main n'hésite pas et retient dans son tracé comme dans un sillage toute l'actualité présente et toute la force percutante qui se trouve enserrée entre le passé et le futur et qui, jetée et projetée sur la toile, devient en un certain sens éternelle et durable.

Son agressivité, bien que tranquille et muette, est incontestable. Sa peinture refuse de plaire et de se laisser enrober dans des harmonisations faciles que le contenu n'exige pas; elle tient à conserver toute la force de son

Le Monocle" coll. J. Verbrughen. S. L. H.



"Le Jésuite"

expression, fût-ce même ce sans-gêne et cette brutalité arrogante qu'il ne tient d'ailleurs pas à nier. Comme son monde pictural, limité à l'humain et à l'obsession du personnage, n'englobe pas le paysage ni l'univers familier, ses toiles semblent être quelques miroirs déformants, mieux encore des étaux qui les enserrant, grotesques et monstrueusement humains, dans les limites étroites du cadrage. Le côté malaisé, inconfortable et cruellement ridicule accentue encore cette expressivité, même si la hantise du personnage, la volonté orgueilleuse de grandeur et le sens de la monumentalité ambitieuse n'excluent pas un côté humoristique, plutôt caricatural, et une tristesse vraisemblablement slave, qui réside plus dans l'âme que dans quelque raison rationnelle.

L'expressionnisme reste pour lui un état d'esprit, non une simple acceptation de style. C'est un expressionnisme du dedans qui est et reste engagement, foi, message et aussi démesure. C'est précisément, surtout, cette démesure qui explique aisément son engouement pour l'œuvre de Goya, de Ensor, et, plus près de nous, dans le temps et la facture, de Bacon, de Saura, de Maryan. Mais cet engouement se limite à l'admiration et n'engendre pas d'épigonisme ni d'impersonnalité. Bien au contraire, si certains aspects mineurs, extérieurs, peuvent un instant faire songer à Saura ou Maryan, ces relations mêmes, puisqu'extérieures, aideront encore à attirer l'attention sur le côté percutant de l'œuvre de Grinberg, tout en l'insérant dans le courant et le contexte de la „Nouvelle Figuration”.

La peinture de Grinberg n'est ni illustration, ni commentaire anecdotique. C'est une recherche constante, avouée et toujours recommencée d'objectivité. Ce qu'il cherche à exprimer n'est pas la subjectivité, en soi individualiste, des fauves et des expressionnistes allemands, mais au contraire de rendre une image aussi objective, vraie et véritable que possible d'un monde humain environnant.

Si, en soi, sa peinture ne cherche pas à accuser, par le fait même de son existence, par sa quête incessante de la vérité, ne reculant devant aucune audace, et finalement par son langage crû, dur et écorché, elle accuse et témoigne. La peinture est expression. La peinture est extériorisation. La peinture doit „dire quelque chose” comme il le répète inlassablement. Sa peinture, libérée et libre, délaisse volontairement le monde vide et l'air vicié des recherches esthétiques stériles et apauvrissantes. Si la spontanéité reste une des constantes, il reste aussi la recherche et le souci d'une simple perfection picturale qu'aucun élan libérateur ne peut comprendre et qui augmente la valeur artistique par delà le message. Puisque cette liberté libératrice qui, en quelque sorte a fait le vide, confère à l'œuvre une fraîcheur qui, après et derrière le choc agressif, permet au spectateur d'y entrer, d'en explorer les équilibres et d'en saisir la saisissante grandeur.

Jo Verbruggen